

Caractères de quelques chants nationaux de la Russie et réflexions à ce sujet

Autor(en): **Favre, B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **29 (1878)**

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CARACTÈRES DE QUELQUES CHANTS NATIONAUX DE LA RUSSIE

et réflexions à ce sujet

Toutes les nations, à part une poésie écrite, qui n'apparut au grand jour qu'à une certaine époque de civilisation relative, ont encore une autre poésie, une poésie purement nationale, qui a servi de source et de point de départ à la première, et qui mérite la plus grande attention, quelque grossière qu'elle soit, parce qu'elle renferme tous les germes de la poésie écrite.

Il est peu de nations qui aient une poésie primitive, plus riche en documents sur le genre de vie, que la nation russe; en elle, comme dans un fidèle miroir, se reflètent les mœurs du peuple, jusqu'au temps de Pierre-le-Grand. Dans les chansons et les contes nationaux de la Russie, vous voyez se dessiner à grands traits cette vaste et sauvage contrée, avec ses larges plaines couvertes d'une herbe de soie et de fleurs d'azur, ses épaisses forêts agitées par le vent en révolte, ses neiges profondes sur lesquelles se balance le sombre sapin ou le blanc bouleau; où, au printemps, l'alouette chante sur un terrain déblayé par la brise; où, en été, rougit la framboise et roucoule le tendre ramier; où, en hiver, tout se couvre de neige, quand le silence de mort qui règne sur la steppe n'est interrompu que par le croassement du corbeau ou les sifflements de la tempête. Les événements historiques ont laissé une trace profonde dans ses chansons nationales; ont y voit passer tous ceux qu'aime ou hait le peuple russe; Yermack, Jean-le-terrible ou le Khan Usbeck; en un mot, la Russie toute entière y revit avec ses origines et ses conquêtes, avec sa foi et ses préjugés, avec ses tristesses et ses joies, avec son audace et sa rudesse, avec son pittoresque langage et ses mâles allures. Quel est le caractère de la poésie nationale russe? Il reflète fidèlement l'ancien genre de vie, bouleversé par les réformes de Pierre. Belle et brillante sous les premiers princes Varègues, la vie du peuple fût bientôt frappée dans sa source même. Renonçant aux lettres et aux soucis de la politique, les Russes empoisonnèrent leur vie domestique, en empruntant le thèrem (harem sans eunuques) aux Grecs de Byzance. Privée de toute importance sociale et condamnée à une séquestration perpétuelle, la femme fut soumise aux pouvoirs despotiques de son mari; étrangers aux principes de la chevalerie, qui fut la clef de voûte de la société européenne, les Russes séparèrent la

femme de la société en la faisant esclave. Jeune fille, enfermée dans le théâtre, sanctuaire inaccessible, elle n'avait pour distractions que des occupations insipides ; épouse, sans avoir consulté les penchants de son cœur, elle passait aux bras d'un être souvent grossier qui la rouait de coups et l'employait aux plus rudes travaux.

Une vieille chanson russe témoigne encore de cet avilissement de la femme dans la vie de famille.

« Dans les anciens temps, dit cette chanson, la mère servait de bête de somme à son fils qui réduisait aussi sa jeune épouse à cette vile condition. »

La conséquence naturelle d'un pareil état de choses devait être la décadence complète de la vie sociale. La femme, honorée en Occident, élevait un homme ; en Russie, la femme esclave transmettait à son fils son caractère de servilité et sa suite inévitable, un désir effréné de tyrannie.

Le jeune Russe de ce temps, sombre et triste dans une société privée de la douce présence de la femme, s'efforçait de faire oublier sa nullité en écrasant la mère de ses enfants ; il s'accoutuma peu à peu à noyer son chagrin dans le vin qui fit sa seule jouissance ; ainsi s'infiltrèrent dans la vie habituelle de la nation la froideur, l'ennui, le désenchantement et la grossièreté.

Ces divers caractères se reflétèrent dans les chants nationaux de la Russie ; de là leur profonde et intense mélancolie, de là cet esprit de débauche désespérée, plein de l'oubli de soi-même qu'on y rencontre à chaque page.

Voici comment s'exprimait un homme encore jeune, dans un moment de douleur, dans un de ces mélancoliques retours sur le passé que produit souvent l'ivresse.

« Merci à toi, cruche bleue ! tu as lavé, dissipé le noir chagrin ! Ma tête a
» blanchi sous le poids du chagrin et non sous celui de années ! Je suis né
» dans les larmes, j'ai été baptisé au milieu des pleurs ; j'ai longtemps gé-
» mi, malheureux orphelin exposé aux calomnies, aux mauvais traitements
» des méchants ; c'est par pitié qu'une belle fille m'a aimé ; c'est dans les
» larmes que mes yeux clairs s'éteindront ; c'est dans les pénibles soupirs
» que se desséchera ma robuste poitrine. Merci à toi, cruche bleue ! Tu as
» lavé et dissipé le noir chagrin ! »

L'homme du peuple dans un moment de gaieté, n'a pas cette joie calme qui naît de la plénitude du bonheur ; c'est la joie sauvage et délirante de l'homme qui veut noyer son chagrin dans une grossière ivresse ; on ne trouve dans ses chants que la description des jouissances matérielles où l'abus des spiritueux et les rixes sont mis au rang des prouesses et des actes héroïques.

« Ouf ! nous avons brassé la bière sur la montagne ! ô bonheur ! Nous
» nous rassemblerons pour la boire ; nous nous séparerons après l'avoir bue
» nous nous assiérons, nous nous coucherons, nous nous lèverons le verre
» à la main ; nous nous enivreron tous et nous nous battons, ô bonheur
» Nous nous battons tous ! »

Les plus anciennes chansons russes sont des rondes de tables et de noces ; on y trouve beaucoup d'allusions à des coutumes païennes oubliées ; quoiqu'elles soient déjà mêlées de croyances chrétiennes, comme les chansons de Noël, par exemple. Dans ces rondes, il y a une légère tendance dramatique, qui, au sein d'un autre ensemble social, pouvait devenir l'origine et la source d'un théâtre national, comme ces chants de fêtes des anciens Grecs, qui ont donné naissance aux drames des Echyle et des Sophocle. La ronde formait une action, où figurait un jeune homme avec une jeune fille, ou le mari avec sa femme ; et, aux accents du chœur divisé quelquefois en deux parties, se jouait une scène d'amour ou de réconciliation. Ainsi, une de ces chansons peignait l'amour conjugal et était accompagnée d'une action particulière ; au milieu d'un cercle, composé d'hommes et de femmes, s'avançaient deux personnages, le mari et sa compagne ; la ronde commençait : « Voyez, bonnes gens, combien peu je suis aimé de ma femme, » combien cette âme de mon âme me déteste!!! J'irai à la foire et j'achèterai quelque chose à ma jeune épouse, le jupon le plus rare, la casaque la plus belle. O ma femme ma chère femme, ma belle irritée ! » Attends, ma chère ! je vais te prendre mesure, je vais t'essayer tes nouveaux ajustements ! »

Pendant que ces strophes se chantaient, le mari allait et venait autour de sa femme, en lui offrant des présents ; celle-ci se détournait et refusait de l'écouter. Le chœur continuait :

« Voyez bonnes gens combien je suis aimé de ma femme ! J'irai à la foire » pour lui acheter quelque chose, le plus beau fouet, le fouet le plus rare. » Ma femme, ma petite femme ! ma belle irritée ! Attends ! ma chère, je vais te prendre mesure, je vais essayer ma nouvelle acquisition ! » A ces mots le mari s'armait d'un fouet et la scène changeait complètement. La femme, fière et inflexible jusqu'alors, devenait douce et caressante ; elle commençait à tourner autour de son mari, en lui prodiguant les baisers. Le chœur reprenait : « Voyez, bonnes gens, combien ma femme m'aime, « et quels baisers elle me donne, cette chère belle ! »

Ce tableau et ces paroles font, ce nous semble, toucher au doigt le peu de cas qu'on faisait de la femme dans une société où la rudesse des mœurs la disputait à la grossièreté des façons. Cette situation navrante subsista jusqu'au commencement du 18^e siècle. Les réformes de Pierre-le-Grand devaient changer cet état de choses. Le grand législateur et ceux qui lui ont succédé ont senti la nécessité absolue de réagir contre cet abaissement du sexe faible ; de là, les efforts faits pour doter la Russie de ces nombreux instituts de jeunes filles, où se forme l'éducation complète de la future mère de famille ; de là ces soins, ces visites incessantes des membres de l'auguste maison impériale dans les établissements d'éducation des deux sexes, où rien n'est négligé par l'Etat pour enrichir l'esprit et pour développer le cœur. Parmi ces bienfaitrices de la jeunesse, nous mettrons au premier rang la princesse Dorothee de Wurtemberg, Marie Théodorowna, qui s'assit sur le trône de Russie aux côtés de Paul I^{er}, et dont la petite

ville de Monbéliard doit être fière, à juste titre, d'avoir été le berceau. Grâce à elle, la femme est devenue reine dans un pays où elle avait été naguère encore esclave ; elle a pu être fière de la culture de son esprit et de l'importance qu'elle avait acquise dans la famille et la société. Les traditions de la noble impératrice ont été suivies par toutes les princesses de sa maison et les deux capitales de la Russie, comme les chefs-lieux de gouvernement, comme la plupart des villes du district comptent une foule d'établissements d'éducation où la science s'enseigne sans pédantisme et où de grands sacrifices pécuniaires se font annuellement pour rester à la hauteur des progrès de notre époque.

Comment se fait-il, nous dira-t-on, que sous de pareils auspices, le nihilisme ait fait plus d'adeptes parmi les jeunes filles russes que parmi celles d'aucun pays ? La responsabilité n'en incombe ni aux instituts, ni aux gymnases de plus nouvelle création. Il faut attribuer, selon nous, ce dévergondage mi-partie religieux, mi-partie politique, à l'état d'une civilisation encore peu équilibrée, parce qu'elle est récente et s'est trop faite rapidement ; à un défaut de direction vraiment moral dans certaines familles, peu favorisées de la fortune ; à un état social où la religion s'affirme ici par une froide indifférence, là, par des pratiques purement machinales, et où les pouvoirs d'en haut flottent entre un sentiment prononcé de liberté et des traditions vieilles, mais toujours jeunes aux cœurs de bien des gens, de despotisme et d'arbitraire. L'éducation tracée, dirigée par l'Etat, n'est pour rien dans ces orgies de la raison où les doctrines les plus perverses, les plus subversives de toute stabilité sociale se parent des semblants d'un libéralisme exalté. Il serait aussi injuste de mettre ces désordres d'esprit sur le compte de l'instruction publique en Russie que d'attribuer à notre Université les insanités de quelques hommes nourris dans son sein qui, déçus dans leurs criminelles convoitises, rêvèrent, naguère un instant, l'anéantissement des trésors d'art et de science que renferme la capitale du monde civilisé.

B. FAVRE.

